

Gazette des Campagnes, journal du cultivateur, ne doit rien passer sous silence de ce qui peut être avantageux à la classe à laquelle, elle s'adresse.

(A continuer)

REVUE DE LA SEMAINE

Une des ruses que l'esprit d'erreur met le plus fréquemment en œuvre pour discréditer la vraie doctrine et ceux qui la défendent, ruse qui lui réussit presque toujours auprès d'un certain nombre de personnes, c'est de proclamer détestable la forme des écrits qui le confondent. De certains de ces écrits, il dira qu'ils sont incultes, absolument dépourvus de littérature, d'élégance et de correction; que même ils ont une forte odeur de barbare; des autres, qu'ils sont grossiers, immodérés, exagérés, d'une violence poussée jusqu'à l'extrême. Le but qu'il poursuit n'est pas difficile à saisir. Le dégoût ou le mépris qu'il parviendra à inspirer pour la forme rejallira nécessairement sur les idées qu'elle revêt et leur portera préjudice, car les hommes sont ainsi constitués qu'ils n'estiment guère et même pas du tout des écrits dont la forme, quoiqu'accidentelle, est réputée maussade. Ils ne les liront pas, de peur de se gêner le goût, ou ils ne les liront que prévenus, avec le dessein bien arrêté d'avance de n'y voir que les prétendus défauts qu'on leur a signalés. Ainsi, l'on n'a généralement qu'à soulever des objections contre certaines formes de langage, certaines manières de dire, certaines expressions, et le tour est joué: la vérité passe inaperçue, et l'esprit d'erreur remporte sur elle une victoire qui se serait changée en défaite, s'il l'eût attaquée directement.

Cependant, il faut bien que tout écrit ait une forme quelconque; c'est un accident dont il n'est pas possible de le dépouiller. Et on aura beau faire, jamais, dans les bons écrits, cette forme ne sera irréprochable aux yeux de tout le monde: là, elle sera toujours, en haine de la doctrine, attaquée injustement, dépréciée et dénigrée sous un prétexte ou sous un autre, tandis que le contraire aura lieu relativement aux écrits pernicieux ou dangereux: la forme en sera louée, préconisée, exaltée outre mesure. Qui ne sait que les œuvres immortelles des plus beaux génies de l'ère chrétienne ont dormi, ensevelies dans la poussière, pendant des siècles? ou les disait écrites dans un style barbare! Et pendant qu'elles étaient ainsi négligées et méprisées, on se passionnait pour des livres frivoles et dangereux dans lesquels on prétendait trouver l'exquise perfection de la forme.

De nos jours, quelle est la principale fin de non-recevoir qu'on oppose à la plupart des écrits qui combattent l'erreur dans ses manifestations si multiples? C'est le manque de modération, la grossièreté, la violence dans les formes. Beaucoup usent de ces mots sans en bien comprendre le sens. En effet, si vous les pressez un peu; si vous les forcez de s'expliquer, de donner des raisons valables de leur manière de qualifier les choses, vous vous apercevrez bientôt que ce qu'ils appellent manque de modération, grossièreté, violence, n'est au fond que l'emploi très-judicieux des termes les plus convenables. Une trop grande limpidité dans le langage leur fait peur: ils ne voudraient pas entendre des sons aussi distincts ni voir devant eux les objets aussi clairement dessinés. Les intéressés surtout trouvent ce procédé mauvais, et cela se comprend. A celui qui fait fausse route, qui le sait et qui tient à ne pas être démasqué, il est dur de s'entendre dire son fait, usât-on pour le rappeler dans le droit chemin des expressions les plus radoucies. Son orgueil se révolte; il se cabre et, ne pouvant déceintement se justifier, il se rejette sur le mode de correction. Il est naturel que, piqué, il régimbe plus ou moins sous l'aiguillon, mais

cela ne prouve nullement que l'aiguillon est mauvais ou qu'on s'en est mal et mal à propos servi.

A force d'entendre parler de manque de modération, de grossièreté, de violence dans les formes, nombre de personnes, désorientées et perdues dans le vague de ces expressions, se scandalisent au moindre mot qui siffle un peu fortement à leurs oreilles. Elles voudraient que toutes les corrections données par écrit à un adversaire fussent les copies fidèles d'un seul et même idéal, ou, en d'autres termes, qu'elle fussent coulées dans le même moule. Rien de moins raisonnable pourtant. Il en est de ces corrections comme de celles qu'infirgent les lois ecclésiastiques et civiles: elles doivent être proportionnées à la nature de la faute, à sa gravité, à la malice de celui qui s'en est rendu coupable, infiniment variées par conséquent. Les unes seront donc légères, d'autres le seront moins, d'autres enfin seront graves et même très-graves. Ce principe est élémentaire et incontestable; ne point le reconnaître, c'est dire qu'il n'y a plus de justice à respecter.

Quand donc on a à reprendre un adversaire, à le corriger de son erreur, il y a plus d'une chose à considérer, et le très-grand nombre de ceux qui ont toujours le mot *modération* à la bouche ne prennent pas ce souci dans les affaires qu'ils ont à régler avec la plume: à tout venant, ils frappent comme des sourds. Il faut d'abord faire attention à l'ordre des vérités que blesse cet adversaire. Plus cet ordre est élevé, plus il est coupable, et moins son erreur doit être ménagée. On ne reprendra donc pas sur le même ton ni de la même manière celui qui blesse une vérité purement scientifique, historique ou philosophique, et celui qui blesse une vérité sociale, morale ou religieuse. Ainsi, à l'égard de l'individu qui, d'après une certaine science, fait erreur en usant de l'expression *queue d'igouon* ou en disant que le système de Copernic n'est pas le vrai système du monde, il ne faut pas mettre dehors toutes les verges dont on se servirait, par exemple, pour ramener à la raison celui qui défigure les dogmes de l'infaillibilité personnelle du Pape et de l'Immaculée Conception. On pécherait gravement contre la modération, si on les flagellait tous les deux avec la même rigueur. A l'heure qu'il est, beaucoup prêchent la modération et ne savent pas agir avec cet esprit de discernement.

Il faut ensuite mettre une grande différence entre ceux qui errent de bonne foi, même en matière religieuse, et ceux qui errent, étant de mauvaise foi. La manière de procéder vis-à-vis les uns n'est pas du tout celle qu'on doit employer à l'égard des autres: le simple bon sens le dit. Nous aurons à développer ce point dans notre prochaine *Revue*.

Quatre-vingt-dix de nos zouaves pontificaux, partis, il y déjà deux ans, pour aller défendre à Rome la plus sainte des causes, sont arrivés à Montréal, le 6 avril. Ils ont été accueillis, comme ils le méritaient, avec un enthousiasme extraordinaire. Ils sont beaux, en effet, les pieds de ceux qui ont couru dans la voie du dévouement et du sacrifice jusqu'à l'immolation de leur propre vie. Nos zouaves sont partis de Rome le 14 mars, et le 24 ils s'embarquaient au Havre à bord de la *Ville de Paris*. La veille de leur départ de Rome, ils ont eu la visite de M. L. Veillot qu'accompagnaient NN. SS. les Evêques de Montréal et d'Anthédon. L'illustre écrivain français leur a adressé la parole. Dans un magnifique article, que publie *l'Univers*, il rend compte des impressions qu'il a éprouvées en cette circonstance. Nous ne pouvons en reproduire que le passage suivant: "Bon voyage, fils de France, qui n'avez rien abjuré et rien perdu, ni la sagesse, ni l'esprit, ni le cœur, bon retour dans vos foyers, où notre vieil honneur est toujours vivant. Les anges qui sont venus avec vous retournent avec vous, contents de vous. Gardez la flamme de France, gardez la flamme de Rome et du Christ. Echauffez-en le cœur de vos